

À FEU DOUX

UN FILM DE
SARAH FRIEDLAND

« UN FILM **MERVEILLEUX** QUI
BOUSCULE LES CLICHÉS »
MARIE CLAIRE ★★★★★

« UN PUR **RÉGAL** »
LA TRIBUNE DU DIMANCHE
★★★★★

« UN REGARD PLEIN **D'HUMANITÉ** »
LE MONDE ★★★★★

« UNE **INFINIE DÉLICATESSE** »
LE FIGARO ★★★★★

« DES TRAITS **D'HUMOUR IRRÉSISTIBLES** »
PREMIERE ★★★★★

« **DRÔLE, DÉLICAT ET PROFONDÉMENT BOULEVERSANT** »
LE NOUVEL OBS ★★★★★

« KATHLEEN CHALFANT, **FASCINANTE.**
LE PRIX D'INTERPRÉTATION À VENISE ALLAIT DE SOI »
TÉLÉRAMA

« LE FILM **RAYONNE**
D'UNE ÉGALE **DOUCEUR** »
LIBÉRATION ★★★★★

« **VRAIMENT SPLENDIDE** »
V.O.

« **NE MANQUEZ PAS "A FEU DOUX" !** »
ALLOCIÉ (FILM LE MIEUX NOTÉ DE LA SEMAINE) 3.7 ★★★★★

« **POIGNANT ET SUBTIL** »
LA CROIX ★★★★★

« **UN DES PLUS BEAUX FILMS DE L'ÉTÉ** »
LES ÉCHOS ★★★★★

« **UN GESTE DE CINÉMA RARE, AIMANT, PRESQUE RÉPARATEUR.** »
LE PROGRÈS

« **UNE ODYSSEE INTIME**
ET **POIGNANTE** »
TÉLÉ 2 SEMAINES ★★★★★

« **UN RÉCIT LUMINEUX, PLEIN**
D'**EMPATHIE ET D'ESPOIR** »
VANITY FAIR

« **RAREMENT LA PRÉPARATION D'UN REPAS DANS UNE CUISINE COLLECTIVE**
OU UN **SLOW ENTRE MÈRE ET FILS AURONT ÉTÉ AUSSI ÉMOUVANTS.** »
LES CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★

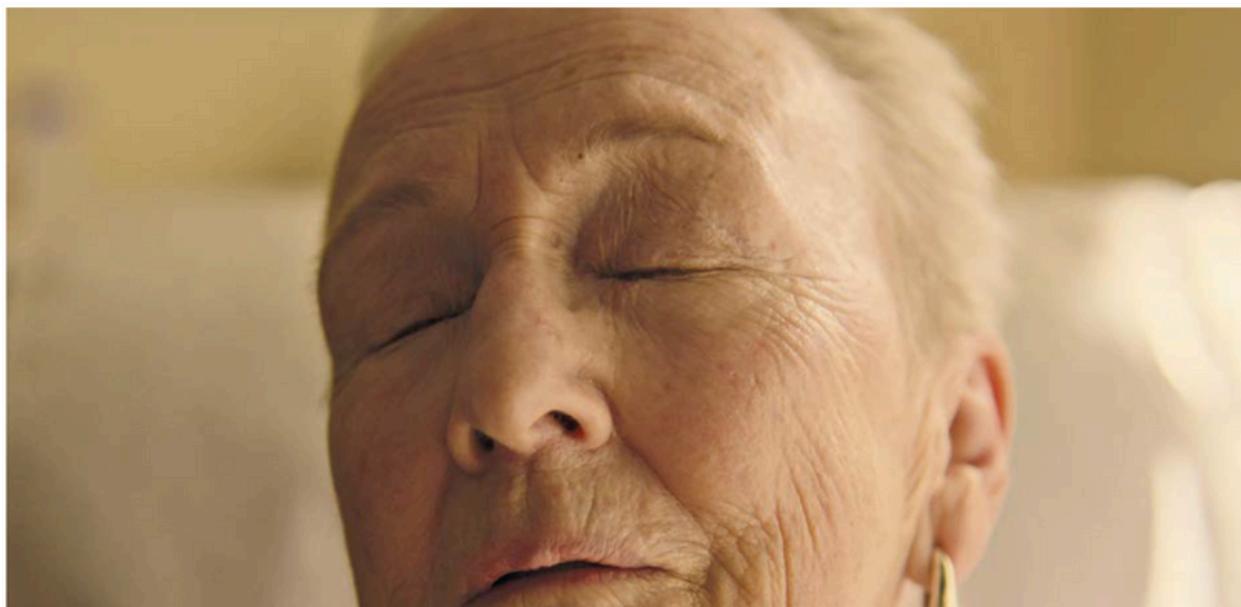
« UN RÉCIT D'APPRENTISSAGE
DOUX ET LUMINEUX »
TROIS COULEURS

« **UNE MERVEILLE DE DÉLICATESSE** »
MARIANNE ★★★★★

« **POIGNANT ET D'UNE**
DOUCEUR APAISANTE »
SANTÉ MAGAZINE

« **A FEU DOUX RÉINVENTE LE**
COMING-OF-AGE, UN FILM PUISSANT »
VOCABLE

« UN FILM **EN LUTTE CONTRE L'ÂGISME.** ÊTRE VIEILLE, C'EST AUSSI, ET SURTOUT,
ÊTRE **TOUTES LES FEMMES DE NOTRE VIE EN MÊME TEMPS.** »
CINÉMATEASER ★★★★★



En Ruth (Kathleen Chalfant, fascinante) tout se mélange : le réel et les réminiscences du passé.

À feu doux

Sarah Friedland

Une octogénaire américaine bascule dans l'Alzheimer. C'est de son point de vue que ce lent glissement est raconté, sans pathos, avec humanité.

 Elle a choisi ses vêtements avec soin et préparé son fameux « sandwich signature ». Dans sa vaste maison pleine de souvenirs, la vieille dame se réjouit de recevoir un invité pour le déjeuner. Steve lui plaît. D'ailleurs, la voilà qui flirte et pose une main sur le genou du quinquagénaire, gêné. Tout à son désir, Ruth (Kathleen Chalfant) n'oublie pas seulement qu'elle a l'âge d'être la mère du visiteur : elle oublie qu'elle est sa mère, et cet embarras en mode mineur, à la fois frontal et dédramatisé, fournit la troublante entrée en matière d'*À feu doux*. Un film qui explore Alzheimer à pas feutrés, avec émotion mais loin du mélo à la *N'oublie jamais* (Nick Cassavetes, 2004), avec empathie mais sans chavirer dans les ténèbres façon *The Father* (Florian Zeller, 2021).

Dans la bio de l'Américaine Sarah Friedland, autrice de ce premier long

métrage trois fois primé l'an passé à la Mostra de Venise (section Orizzonti), on lit sans s'étonner qu'elle fut, à ses débuts, l'assistante de Kelly Reichardt (*Certaines femmes, Showing Up*). Elle a aussi secondé des artistes atteints de démence et animé des ateliers pour personnes âgées, autant d'expériences qui nourrissent son regard aimant sur la vieillesse. Elle saisit Ruth à un moment de bascule, quand, ne pouvant plus vivre seule, l'octogénaire se retrouve placée dans une institution – de luxe, en l'occurrence, un genre de « *country club gériatrique* », dixit le toubib, où le personnel, majoritairement noir, bichonne des patients majoritairement blancs.

Fort d'un parti pris quasi documentaire, *À feu doux* suit l'acclimatation de son héroïne à son nouveau chez-elle, en accordant une grande attention aux visites médicales, aux

soins, aux repas pris dans la salle commune, aux nuits d'insomnie dans la chambre inconnue. Rien de très spectaculaire, si ce n'est que le film épouse le point de vue changeant d'une femme en qui resurgissent, tour à tour, l'ex-cuisinière autoritaire, la séductrice minaudante, la petite fille refusant de sortir de la piscine (« *Pas tout de suite, maman* », murmure-t-elle à la soignante). Comédienne de théâtre aperçue dans mille séries télé (*The Affair, The Americans, House of Cards...*), Kathleen Chalfant lui prête son profil d'aigle déboussolé et la justesse de chacun de ses gestes – souvenir d'avoir reçu un coup au cœur en la voyant ravalier ses larmes d'un mouvement de tête. Le prix d'interprétation Orizzonti allait de soi.

► *Marie Sauvion*

| *Familiar Touch*, États-Unis (1h38)

| Scénario : S. Friedland. Avec Kathleen Chalfant, Carolyn Michelle Smith, Andy McQueen, H. Jon Benjamin.

Sortie le 13 août.

Sarah Friedland pose un regard plein d'humanité sur le grand âge

La réalisatrice suit avec délicatesse la nouvelle vie de Ruth, souffrant de troubles de la mémoire, dans une maison de retraite

À FEU DOUX

■■■■□

A nos aînés et aux personnes qui prennent soin d'eux. » La dédicace placée à la toute fin du générique d'*A feu doux*, de Sarah Friedland, éclaire sur l'ambition de ce premier long-métrage, présenté, en 2024, à la Mostra de Venise, dans la sélection Orizzonti, et primé trois fois (dont celui du meilleur premier film) : apporter un regard différent sur le grand âge. La cinéaste américaine assimile d'ailleurs son film à un « *coming of old age* », comme pour souligner que les récits d'apprentissage ne devraient pas être réservés à la jeunesse. Sarah Friedland entend ainsi couper court à la seule représentation de la vieillesse sur le mode du lent déclin menant à une disparition certaine. *A feu doux* avance en suivant une logique beaucoup moins linéaire où l'éveil va de pair avec l'oubli.

Le film s'ouvre avec Ruth (Kathleen Chalfant), une femme âgée seule chez elle, se préparant minutieusement à un rendez-vous qu'on pourrait croire amoureux : choix de la tenue, décoration de la table, préparation du repas... Rien n'est laissé au hasard. Après quelques questions anodines échangées avec son mystérieux « *date* », elle hasarde : « *Voyez-vous quelqu'un de spécial en ce moment ?* » Ce à quoi l'homme, qui semble un peu plus jeune qu'elle, répond, surpris : « *Je dirais que ma femme est assez spéciale.* » Il faut encore attendre quelques minutes et un voyage en voiture que Ruth imagine être le début d'une escapade amoureuse pour comprendre qu'il s'agit en réalité de son fils, Steve (H. Jon Benjamin), qui l'emmène vivre dans une résidence adaptée aux personnes souffrant de troubles de la mémoire.

Entre l'absence et la présence

A feu doux suit dès lors l'adaptation dans ce nouveau lieu d'une femme qui vit à côté de la vérité (Ruth/« *Truth* »), remodelant sans cesse son environnement à ce qu'il n'est pas tout à fait. Obsédée par la cuisine, Ruth peut ainsi prendre le réfectoire pour un restaurant et les employés pour ses commis. Elle « joue » à la patiente pendant ses rendez-vous médicaux, dans un présent aussi mal-

léable que sa mémoire, où remontent en elle tous les âges, depuis son enfance à ses réflexions de femme mûre. *A feu doux* dévoile peu à peu la cruauté de cette perte de la mémoire, et surtout de la terrible prise de conscience, tout en en faisant aussi un terrain de jeu.

Le film doit beaucoup à la performance de Kathleen Chalfant, impressionnante pour incarner avec une très grande précision ce constant état de confusion, capable de fulgurance comme d'irré-médiables oublis. Le personnage est toujours pris en tenaille entre l'absence et la présence, dans une alternance de plans larges et de plans plus serrés, comme lors de cette séquence de consultation, où on aperçoit d'abord, au coin d'une porte, juste son corps, son visage caché derrière le mur, avant qu'il n'apparaisse frontalement filmé de très près.

D'une grande délicatesse, la mise en scène de Sarah Friedland observe son personnage avec beaucoup de douceur, prenant le temps de plans longs pour faire ressortir toute l'humanité de Ruth, souvent habillée de couleurs vives, le rouge notamment. La caméra s'attarde en détail sur son corps, son visage et sa peau ridée, et sur sa quête de sensations, que ce soit sa manière de prendre le soleil, de s'abandonner dans l'eau d'un bassin ou de serrer dans sa main différents légumes pour rester du côté de la vie. Le film est aussi émaillé de courtes séquences absurde-ment drôles qui saisissent à vif le quotidien de cette petite communauté haute en couleur.

Quelque chose circule constamment, comme dans les échanges entre Ruth et l'équipe soignante qui dépassent le strict cadre médical. A l'image du fils qui trouve une manière de se connecter à sa mère, une meilleure compréhension entre chacun s'installe au cœur du chaos pour toucher à quelque chose de plus profond. *A feu doux* dessine avant tout l'espace d'une humanité fêlée mais partagée, où il est essentiel de tous prendre un peu mieux soin les uns des autres. ■

BORIS BASTIDE

Film américain de Sarah Friedland. Avec Kathleen Chalfant, Carolyn Michelle Smith, H. Jon Benjamin, Andy McQueen (1 h 30).

« À feu doux » : ne surtout pas battre en retraite

Françoise Dargent

Entre émotion et humour, Sarah Friedland filme la vie d'une octogénaire californienne qui découvre une maison médicalisée.

« **P**ardon mais vous avez une pince à chips sur la tête. » Dans quel restaurant Ruth a-t-elle mis les pieds ? Cette élégante octogénaire est perdue. Sa mémoire s'effiloche, elle ne reconnaît plus son fils mais cette femme, avec une pince à chips dans la chevelure, la perturbe. L'autre ne s'en soucie pas le moins du monde. Pas plus que le serveur qui pose devant Ruth une assiette d'œufs brouillés. « *Je n'ai jamais commandé ça, pourrais-je avoir la carte ?* »

Bienvenue à Bella Vista, une résidence pour retraités en Californie. Le lieu existe vraiment. Il s'appelle en réalité Villa Gardens et fut fondé en 1920 par la première femme proviseur des États-Unis. Elle voulait promouvoir des méthodes éducatives auprès des personnes âgées. C'est ici que la réalisatrice Sarah Friedland a tourné ce premier film avec des résidents et des comédiens professionnels.

Ruth est interprétée par Kathleen Chalfant, cheveux courts et chic intact. Elle est cette femme qui a décidé de venir finir sa vie dans ce « *country club du*



Kathleen Chalfant incarne Ruth, une octogénaire perdue, qui ne reconnaît plus son fils.

troisième âge ». Mais ça, on le comprend, c'était quand Ruth avait encore toute sa tête. Lorsque son fils Steve vient la chercher chez elle et l'emmène définitivement, elle est désorientée, son caractère farouche resurgit et une forme de fragilité s'installe. La réalité lui apparaît à travers le filtre d'un cerveau qui ne reconnecte plus les choses correctement.

Dans cet univers nébuleux, Ruth est traversée d'éclairs de colère, de lucidité aussi. Sa bonne éducation et son intelligence n'ont pas disparu. Elle a de l'humour. Elle rit en observant ses comparaisons s'agiter avec le masque de réalité virtuelle qu'on leur a proposé lors d'un atelier. La vie est drôle quand on a 87 ans. Elle a du caractère, refuse une

part de gâteau : « *Je ne veux pas perdre ma ligne pour l'anniversaire de quelques vieux schmocks* », dit-elle en souriant à cet homme sympathique venu lui rendre visite. Son fils.

Steve marche sur des œufs. Il est ce que nous sommes devant nos proches qui peu à peu perdent la tête. Tiraillé, maladroit, interdit. Son amour pour sa

mère se lit dans son regard triste lorsque cette dernière lui demande qui il est. Mais la réalisatrice s'attarde aussi sur le visage de Ruth qui s'illumine devant lui. Elle ne le reconnaît plus mais son corps dit le contraire. Et surtout Ruth n'a pas dit son dernier mot. Au médecin, elle récite la recette du bortsch jusqu'au trait de vinaigre à apporter en touche finale. Et on estime qu'elle perd la tête ? Elle va dans la cuisine et se met à préparer les petits-déjeuners. Elle résiste, elle vit à fond.

Ruth est désorientée, son caractère farouche resurgit et une forme de fragilité s'installe. La réalité lui apparaît à travers le filtre d'un cerveau qui ne reconnecte plus les choses correctement

Sarah Friedland filme avec une finesse délicatesse ce que la société appelle encore et toujours à tort un naufrage. Dans une scène, Ruth flotte dans la piscine, elle entend la voix de sa mère qui lui dit de sortir de l'eau, réminiscence d'une enfance qui n'a jamais été aussi proche dans cet état de vulnérabilité et de curiosité mêlées. C'est celui du grand âge que Sarah Friedland dépeint et documente tout à la fois sans jamais céder à l'angélisme ou au pathétique. Il s'agit de vivre. ■

« À feu doux »

Drame de Sarah Friedland

Avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon, Caroleyn Michelle Smith, H. Jon Benjamin

Durée : 1h30

Notre avis : ●●●○

ARIZONA DISTRIBUTION



À feu doux de Sarah Friedland

Belle du senior

par Alice Leroy

Triplement récompensé à la dernière Mostra de Venise, le premier long métrage de Sarah Friedland aborde avec délicatesse la perte d'autonomie d'une femme âgée placée en institution. *À feu doux* évite tous les poncifs, la vieillesse n'y est pas plus un naufrage que l'Ehpad un mouvoir. Malgré ses 80 ans bien tapés, Ruth a des lubies d'adolescente amoureuse et fugueuse. La séquence d'ouverture la présente en train de soigner la préparation d'un déjeuner (on apprendra plus tard que la cuisine était son métier) pour un homme qu'elle prend pour un amant avant de se rendre compte que sa mémoire lui joue des tours et que c'est son fils, venu la chercher pour l'emmener « en maison » comme on dit. Cette maison qui n'a plus rien du foyer intime où chaque objet a son histoire et où le désordre familial exprime la vie toute entière, tient plus du complexe hôtelier que de la clinique, et si les soignants n'y portaient pas des blouses, on oublierait presque qu'ils sont là pour travailler.

Friedland filme cet Ehpad de luxe comme un centre de loisirs pour vieux privilégiés. Tous les résidents sont blancs

tandis que le personnel est racisé, mais jamais la réalité sociale qui trame ce décor n'est mise au service d'une quelconque satire de la gestion des aînés ou d'un drame de leur vulnérabilité. Ce n'est ni le fait social, ni le déclin de la mémoire qui intéressent la réalisatrice, mais le vertige éprouvé par une femme qui voit son indépendance et son autonomie âprement conquises lui être retirées par ceux-là mêmes qui ne lui veulent que du bien. Dans le rôle principal, Kathleen Chalfant, tour à tour vindicative et espiègle, toute en colère et désir entremêlés, refuse de n'être que « l'une de ces vieilles femmes qu'il faut surveiller constamment ». Elle n'aura de cesse de reconquérir une place dans ce nouvel environnement, en se rendant utile à la communauté au lieu de se contenter d'être prise en charge par les autres.

Ce désir de n'être pas résumée à sa condition et à son âge rencontre directement le souci de la mise en scène documentaire de Friedland, qui a travaillé plusieurs années comme aide-soignante auprès de personnes âgées. Après avoir réalisé avec certaines d'entre elles un court métrage en 2017, *Home Exercises*,

qui filmait leurs routines chorégraphiées pour la caméra, la cinéaste a naturellement décidé de tourner son premier long dans une institution – tous les personnages, en dehors des rôles principaux, en sont les véritables résidents et soignants. Sa mise en scène y gagne en nuance et en subtilité, ne reculant ni devant la cruauté de certains gestes (après le départ de Ruth, sa petite-fille s'approprie son manteau en parlant d'elle au passé, comme si elle était déjà morte), ni devant les sentiments. *Familiar Touch*, titre original du film, s'attache ainsi aux gestes quotidiens de soin, de travail ou d'amour qui élaborent un langage parallèle à celui du verbe, reliant plus immédiatement le corps à la mémoire profonde, et les êtres entre eux, par-delà leurs différences d'âge ou de statut. Rarement la préparation d'un repas dans une cuisine collective ou un slow entre mère et fils auront été aussi émouvants. ■

« A feu doux » : un film drôle, délicat et profondément bouleversant sur la vieillesse

Critique Drame par Sarah Friedland, avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon (Etats-Unis, 1h30). En salle le 14 août ★★★★★☆

A feu doux : se dit d'une cuisson lente, jamais précipitée, optimisant goûts et parfums. Devenue le titre de ce film bouleversant sur la vieillesse, la perte des repères et le début d'un nouveau chapitre (le dernier) dans une maison de retraite, cette formule culinaire évoque parfaitement le talent de la réalisatrice qui, pour son premier film, prend le temps et épouse celui de son héroïne, afin de raconter l'intimité d'une femme âgée, parfois perdue, que son fils choisit de placer en institut. Cette fiction en milieu médical jamais clinique grâce à la délicatesse et à la justesse de l'écriture et de la mise en scène cristallise les émotions et laisse percer un humour volontairement revendiqué. Cette solitude est sublimée par l'immense Kathleen Chalfant qui, comme son personnage, refuse l'accablement, préférant s'épanouir dans le solaire et la malice. Superbe.

CINÉMA

LE REFUS DU NAUFRAGE ★★★★★

ARIZONA FILMS



Un homme installe sa mère octogénaire, qui souffre d'un Alzheimer, dans un Ehpad de luxe: le seul énoncé de l'argument d'*À feu doux*, le film de la cinéaste américaine Sarah Friedland, pourrait faire fuir tant la situation a été maintes fois traitée au cinéma et ailleurs. Mais on aurait tort de s'arrêter là, et le jury de la dernière Mostra de Venise ne s'y est pas trompé, lui qui a décerné pas moins de trois récompenses à ce film. En fondant a contrario les quinze premières minutes de son film sur un savoureux quiproquo, la cinéaste en fait un pur régal qui donne le *la* au reste de l'histoire. *À feu doux* évite alors tous les clichés et les poncifs de sa situation de départ. Dans le rôle de

cette femme, tour à tour en colère et malicieuse, Kathleen Chalfant excelle à rendre compte du refus qui l'anime sans cesse: elle ne veut pas être « *une de ces vieilles femmes qu'il faut surveiller constamment* ». Loin de toute mièvrerie, le film détaille avec humour ce portrait d'une femme qui ne veut rien lâcher. Forte de son expérience d'aide-soignante auprès de personnes âgées durant plusieurs années, la réalisatrice reste au plus près du réel et fait naître une émotion naturelle, jamais artificielle. Et transforme, par exemple, la simple préparation d'un repas dans une cuisine de collectivité en un admirable moment de grâce hors du temps. ■

AURÉLIEN CABROL

À feu doux, de Sarah Friedland, avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon, Carolyn Michelle Smith, Andy McQueen, H. Jon Benjamin. 1h30. Sortie mercredi.

Cinéma

«A feux doux» : une décente démence racontée par Sarah Friedland

Récit initiatique d'une dame âgée atteinte de troubles cognitifs, le premier film de la cinéaste américaine troque le pathos contre la douceur.



Ruth (Kathleen Chalfant) apporte tous les soins du monde à la confection de sandwiches, derniers instants d'autonomie et de déni avant l'arrivée à l'Ehpad. (Arizona distribution)

Les réflexes jeunistes de la critique ont la vie dure. Au cœur de l'été, une fiction sur l'itinéraire d'une vieille dame atteinte de démence, installée dans une résidence médicalisée où elle doit prendre ses marques du jour au lendemain, forcément, ça jette un froid. L'image, baignée de lumière veloutée, se veut consolante. Dans sa cuisine aux airs de petit paradis, Ruth (Kathleen Chalfant, en finesse) apporte tous les soins du monde à la confection de sandwiches, derniers instants d'autonomie et de déni avant l'arrivée à l'Ehpad. Plus tard, quand elle se laisse dériver à la surface d'une piscine, se croyant retournée en enfance, le film rayonne d'une égale douceur. Le standing est certes celui d'un établissement confortable, pour pensionnaires privilégiés. Façon récit initiatique, A feux doux donne à voir le déclin de la mémoire, la perte de la raison comme un état de flottaison ambigu, ni enviable, ni pitoyable : un cocon à l'intérieur duquel la réalité partagée par tout le monde est de moins en moins accessible à Ruth, mais où survit sa personnalité malgré tout. A feux doux est (étonnamment) le premier film d'une jeune réalisatrice de 33 ans, bien rangé, attentif, pas larmoyant. Où la possibilité d'une amitié d'égale à égale avec une infirmière, le défi de l'affirmation de soi par-delà la dégénérescence, interroge notre perception de la lucidité.

Dans sa tête, on est toujours chez soi.

Les mille visages de Ruth

— Triplement récompensé à la dernière Mostra de Venise, ce premier film de l'Américaine Sarah Friedland nous fait pénétrer dans l'univers mental d'une octogénaire atteinte de démence et brosse le portrait, poignant et subtil, d'une femme à la mémoire diffractée.

À feu doux ★★★
de Sarah Friedland
Film américain, 1h30

Les films sur la maladie d'Alzheimer évoquent souvent « l'avant », lorsque la conscience de la personne qui en est atteinte est encore là. Depuis le diagnostic, et souvent le déni, jusqu'à la perte progressive des capacités cognitives et le désarroi éprouvé devant celle-ci. Rien de tout cela chez Sarah Friedland qui saisit Ruth, son héroïne, précisément au moment où elle a basculé dans une autre réalité et ne reconnaît déjà plus son fils, Steve, venu la chercher pour la conduire dans une résidence médicalisée.

Coquette, elle s'est soigneusement apprêtée et a préparé un en-cas sophistiqué – c'est une ancienne cuisinière – pour celui qu'elle prend pour son amoureux, persuadée de partir avec lui pour un voyage surprise. La scène, à la fois poignante et malaisante, témoigne de l'intention de la réalisatrice : nous faire pénétrer dans l'univers mental de l'octogénaire et dresser le por-



L'actrice Kathleen Chalfant déploie toutes les nuances de son personnage. Arizona Distribution

trait d'une femme qui se réapproprie une autre réalité.

Passé un court moment de désorientation, Ruth s'adapte à son nouvel environnement, un établissement chic des environs de New York. Et au gré des divagations de son esprit, redevient ce qu'elle a toujours été : lors d'un soin dans la piscine, la petite fille choyée qui refuse de sortir de l'eau à l'appel de sa maman ; la cheffe déboulant un matin en cuisine pour préparer d'une main de maître le petit déjeuner des pensionnaires ; la femme sophistiquée qui passe tous les matins sa penderie en revue avant de choisir sa tenue ;

ou l'amoureuse dont le cœur palpite lors de ses rendez-vous avec le médecin.

« J'avais envie de faire de Ruth un personnage à la fois sans âge et de tous les âges, et d'explorer toutes ses itérations possibles », souligne la réalisatrice, qui a construit son scénario sur son expérience personnelle d'aide-soignante auprès d'artistes atteints de démence et d'ateliers mis en place avec les résidents d'un établissement pour personnes âgées. Ancienne assistante de Kelly Reichardt, Sarah Friedland partage avec la cinéaste une attention aux moindres détails et une douceur dans le

rythme et la mise en scène. Loin du mélodrame, et bien qu'il nous fasse verser quelques larmes, son film dégage quelque chose de lumineux, d'apaisant, rendant un hommage appuyé aux personnels soignants qui tissent avec les personnes âgées dont ils s'occupent des liens émotionnels puissants. Il bénéficie surtout d'une interprète exceptionnelle en la personne de Kathleen Chalfant, actrice subtile qui déploie toutes les nuances de son personnage, tour à tour enfantine ou brutale, désarmée et désarmante lors de ses rares moments de lucidité.

Céline Rouden

marie claire

À FEU DOUX

UN FILM DE
SARAH FRIEDLAND



ON SE RÉGALE AVEC À FEU DOUX

Le film s'ouvre sur un « date » entre une femme âgée et un quinquagénaire. La femme est en réalité promise à l'Ephad, et l'homme qui l'accompagne est son fils. Atteinte de démence, Ruth déborde d'intelligence et de malice. Et elle a une libido. Un film merveilleux et rare sur la question du désir et du grand âge, qui bouscule les clichés sur le sujet. **E. B.**

De Sarah Friedland, avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon... En salle le 13 août.

1/2

« A feu doux » : bouleversante dernière danse

Dans son premier film, l'Américaine Sarah Friedland met en scène avec pudeur une octogénaire confrontée à sa dégénérescence. Un des plus beaux films de l'été.



On ne trouve vraiment rien à reprocher au premier long-métrage de la réalisatrice américaine Sarah Friedland. Rien sauf son titre français : « A feu doux », qui ne renseigne pas sur l'intérêt et la beauté de ce coup d'essai. Le titre original, « Familiar Touch », rend mieux compte de ses enjeux et de sa subtilité. Cette « touche familière » renvoie aux états d'âme et aux hésitations sensorielles de Ruth, élégante octogénaire dont l'existence bascule sans qu'elle s'en aperçoive tout à fait.

Les premières scènes, discrètement magistrales, témoignent à la fois de la vulnérabilité et de l'aveuglement de l'héroïne. Affairée en cuisine pour préparer un repas, Ruth peine à mener à bien son projet culinaire et semble souffrir d'amnésie.

2/2

Les soupçons se confirment une fois l'invité arrivé. Ce dernier, empêtré dans sa gêne, observe son hôte qui ne le reconnaît pas, a oublié son nom et tente de maladroites stratégies de séduction. Problème : l'invité est le fils de Ruth, évidemment désespéré de voir sa mère dans un tel état et écrasé par la culpabilité face à la tâche qu'il doit accomplir. Le but de sa visite est simple et tragique : extraire Ruth, désormais incapable de vivre en autonomie, de son nid et l'emmener dans une résidence médicalisée (de luxe) où l'on prendra soin d'elle avant l'inévitable extinction des feux. Sur place, l'héroïne, consciente par intermittences, s'aperçoit que son environnement a changé. Et que sa vie intérieure est en lambeaux.

L'art de la délicatesse

Le grand âge et la dégénérescence préoccupent les cinéastes depuis de nombreuses années. Après, dans des registres très différents, Michael Haneke (« Amour »), Florian Zeller (« **The Father** ») ou Stéphane Brizé (« **Quelques jours de printemps** »), la débutante américaine Sarah Friedland évoque à son tour le douloureux sujet et signe un film tout en murmures, douceur anxieuse et délicatesse.

Ruth oublie parfois son statut de résidente et, dans les cuisines de l'Ehpad, se comporte comme une cuisinière en chef intransigeante face à un personnel éberlué et complice. Elle dialogue parfois avec (presque) toute sa raison avec un docteur ou une infirmière, témoins de l'implacable lucidité de cette femme et de sa redoutable intelligence.

Avec un art consommé de la suggestion, avec une mise en scène précise et pudique qui n'a jamais besoin de recourir à des effets démonstratifs, la cinéaste américaine met en scène une épopée intime en lieu clos qui témoigne à la fois du tumulte intérieur vécu par la vieille dame (incarnée par une comédienne admirable, Kathleen Chalfant, surtout connue pour ses prestations au théâtre) et de sa délicate acclimatation au nouveau « décor » de sa vie. Une des révélations de l'été.

1/2

M "À feu doux", au cinéma : visite obligatoire à l'Ehpad

Par Olivier De Bruyn



Dans un des plus beaux films de l'été, la débutante américaine Sarah Friedland met en scène une octogénaire qui perd la tête et est internée dans une résidence médicalisée. Une merveille de délicatesse.

C'est une des meilleures nouvelles de l'été artistiquement parlant : le cinéma américain indépendant, moribond ces dernières années, relève la tête et on doit ce sursaut à trois réalisatrices jusqu'alors inconnues. En juillet, dans deux films déjà évoqués ici même, Alessandra Lacorazza (*In the Summers*) et Eva Victor (*Sorry Baby*) ont prouvé que certaines jeunes femmes savaient bousculer les conventions. Une troisième venue, Sarah Friedland, confirme cette embellie avec *A feu doux*, film sensible dont le titre original (*Familiar Touch*) rend mieux compte des enjeux que le titre français, absurde et hors sujet.

Octogénaire aux cheveux courts et à l'élégance naturelle, Ruth s'affaire dans son luxueux domicile avant de recevoir un invité pour déjeuner. Quand ce dernier se pointe, il semble terriblement gêné par l'attitude de la vieille dame qui a oublié son nom et paraît miser sur un rendez-vous galant. Le spectateur lui, guidé par la cinéaste qui, sans une once d'instance, maîtrise l'art de l'ambiguïté et du malaise, pressent que « quelque chose » ne tourne pas rond dans ce rendez-vous.

2/2

DÉRIVE SENSIBLE

Le pressentiment est bientôt confirmé. L'invité est le fils de Ruth et ils'apprête à emmener sa mère, dont les pertes de mémoire et de lucidité rendent impossible le maintien à domicile, dans une maison médicalisée. Sur place, la vieille dame, par intermittence, prend conscience de son état. Elle apprend à se conformer aux us et coutumes de ce lieu certes bien plus accueillant que d'autres (l'Ehpad en question n'accueille que des nantis et les patients y sont dorlotés), mais qui ressemble néanmoins inévitablement à un mouiroir. Un « aimable » mouiroir, certes, mais un mouiroir quand même.

Dès son premier film, Sarah Friedland prouve qu'elle n'a de leçons à recevoir de personne rayonnant délicatesse et pudeur. Sans une scène de trop, avec un refus têtu du pathos, la cinéaste met en scène Ruth (incarnée admirablement par une actrice surtout connue dans l'univers des séries et du théâtre : Kathleen Chalfant) dans ses aventures en (quasi) lieu clos.

Le regard tantôt vide comme une absente au monde, tantôt en éveil comme une femme à la fois désirante et mélancolique, l'héroïne, parfois, se souvient par bribes de ses jeunes années. Elle renoue avec son tempérament autoritaire d'antan quand elle s'incruste dans les cuisines de l'Ehpad et prend le pouvoir avec la douce bénédiction du personnel. Elle s'égare, au sens propre comme figuré, quand elle fugue involontairement et se retrouve, telle une gamine déboussolée, dans un supermarché et se perd dans les rayons. En à peine 1 h 30 de temps, avec un art consommé de la suggestion, Sarah Friedland accompagne son beau personnage dans sa dérive incertaine et sa dernière demeure.

Un des plus beaux films à découvrir cet été dans les salles.